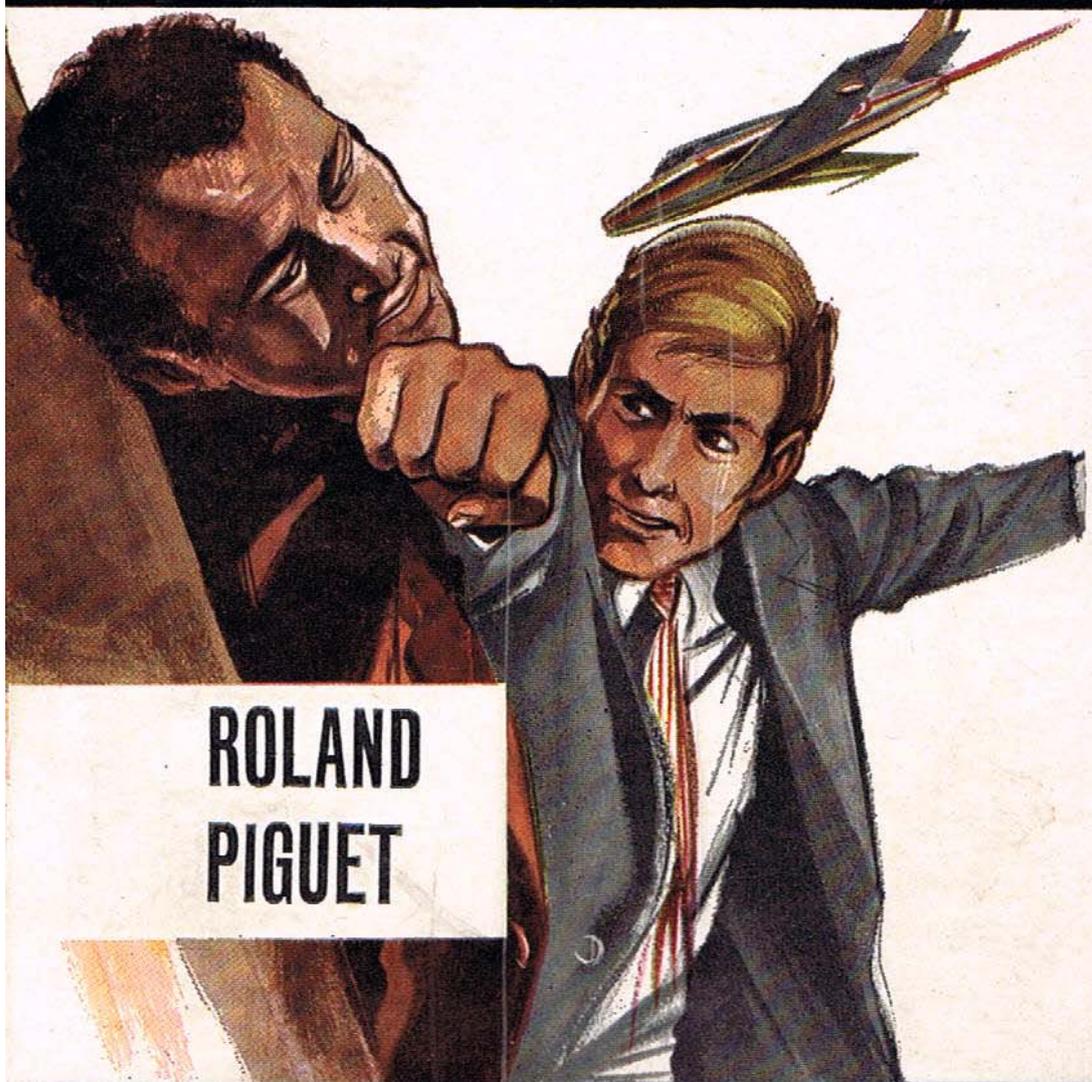


ESPIONNAGE



**ROLAND
PIGUET**

BANCO POUR L'ÉPERVIER

LES PRESSES NOIRES

ROLAND PIGUET

**BANCO POUR
L'ÉPERVIER**

LES PRESSES NOIRES
4, place Félix-Faure
P A R I S

DU MEME AUTEUR

dans la même collection :

Les serres de l'Epervier
Trafic noir pour l'Epervier
L'Epervier dans la tenaille
L'Epervier sur la drogue
 (Médaille d'Or de l'Espionnage 1965)
L'Epervier attaque
On lâche l'Epervier
Trois coups pour l'Epervier
L'Epervier dans les neiges
Des œufs d'Epervier
L'Epervier et les vautours
L'Epervier blessé
L'Epervier est au parfum
L'Epervier prend son vol
L'Epervier tombe de haut
L'Epervier trouve ça chouette
Chasse à l'Epervier
L'Epervier pris au piège
O.T.A.N. pour l'Epervier
L'Epervier joue à pigeon vole
L'Epervier voit rouge
Opération Epervier
Une proie pour l'Epervier
Coup dur pour l'Epervier
 à paraître :
L'Epervier en vacances

PROLOGUE

Il était un peu plus de onze heures et demie et la salle à boire de l'hôtel de la Poste commençait à se vider, quand le père Antoine se décida à rentrer chez lui.

Ce soir-là, il avait passablement bu et dodelinait un peu de la tête. Des joueurs de cartes qui faisaient leur partie à la table voisine le suivirent des yeux tandis qu'il se dirigeait lourdement vers la porte et l'un d'eux lui lança d'une voix moqueuse :

— C'est-y que tu regagnerais déjà ta villa, Antoine ?

L'interpellé ne jugea pas utile de répliquer à cette fine plaisanterie. Il se contenta de soulever ses lares épaules voûtées. Parce qu'il vivait seul dans une vieille maison forestière dépourvue de tous les agréments du confort moderne et qu'il était d'un naturel taciturne, on le considérait comme un original quand on ne le traitait pas de sauvage. Il y avait des années qu'il en avait pris son parti et les plaisanteries dont il faisait l'objet le laissaient maintenant indifférent.

La grand-rue était silencieuse et déserte, la plupart des maisons du village déjà plongées dans l'obscurité. On était au milieu de juin, mais la température demeurait fraîche, le temps maussade, et le vent qui soufflait sur la vallée depuis plusieurs jours était chargé d'humidité.

Le père Antoine s'arrêta sur le perron de l'hôtel, le temps de bourrer sa pipe et de l'allumer, puis s'éloigna de son pas régulier de montagnard, se dirigeant vers la sortie du village.

Parvenu au hameau de « Chez-Villard », il prit le raccourci qui rejoint un peu plus haut la route forestière, atteignit bientôt l'orée du bois où les senteurs mêlées de la résine et de

la menthe sauvage lui chatouillèrent agréablement les narines. Redressant machinalement son buste épais, il aspira à pleins poumons l'air embaumé de la forêt et, tout de suite, se sentit beaucoup mieux dans sa peau. Plus ferme sur ses jambes et comme allégé d'un seul coup de tout le vin qu'il avait absorbé au cours de la soirée.

Quand il eut traversé la sapinière, il découvrit que la lune s'était levée, éclairant à ses pieds un paysage qui lui était familier depuis toujours et qu'il se prit néanmoins à observer un court instant, tout en rallumant le tabac de sa pipe. Il aimait contempler de cet endroit le fond de la vallée, suivre des yeux les méandres de la petite rivière qui serpente entre les tourbières avant d'aller se jeter dans le lac... En face de lui, la longue chaîne boisée du Risoud barrait l'horizon d'un épais trait noir et, sur sa droite, à l'autre bout du lac, la Dent de Vaulion dressait de biais sa pointe rocheuse dans un ciel embrumé.

Le père Antoine rota bruyamment puis découvrit soudain qu'il avait faim. De l'usine, il s'était rendu directement à l'hôtel de la Poste et n'avait pas encore dîné. Se rappelant que son chien, un berger allemand de trois

ans qui était son seul compagnon et ami, n'avait pas mangé lui non plus, il fut pris de remords et se remit en marche.

Quelques instants plus tard, comme il arrivait au lieudit : « le Grand Contour » où la route fait un lacet, il entendit les aboiements de l'animal, ce qui l'incita à presser le pas.

Sa maison était située dans le tournant, en contre-bas de la route. C'était une vieille bâtisse d'un étage aux murs décrépis et lézardés, flanquée d'un jardin potager, avec une petite cour en terre battue sur le devant et une remise en bois aux planches vermoulues et disjointes. A l'exception de la toiture, où quelques plaques de tôle neuve tranchaient sur les anciennes, rouillées par les neiges et les pluies, la baraque du père Antoine n'avait pas fait l'objet d'une seule réparation depuis plus de trente ans.

Le vieil Antoine poussa le portillon de la clôture et pénétra dans la cour. Sous l'auvent de la remise, tirant furieusement sur sa chaîne, le chien continuait d'aboyer.

Son maître s'approcha de lui.

— Oui, je sais que je suis en retard, grogna-t-il entre ses dents. C'est pas une raison pour gueuler comme ça. Tais-toi.

Habituellement, l'animal lui faisait un tout autre accueil. Il lui manifestait sa joie en agitant la queue et en lui léchant le visage et les mains, mais ce soir-là, rien de pareil ne se produisit. A peine son maître l'eut-il libéré de sa chaîne qu'il partit comme une flèche en direction de la route.

Surpris, le père Antoine le suivit des yeux sans rien dire pendant quelques secondes puis le voyant se diriger vers le bois, se décida à le rappeler.

— Turc... Ici, Turc.

Mais ce fut sans effet. L'animal poursuivit sa course et ne tarda pas à disparaître derrière un bouquet de sapins. Le vieux lâcha deux ou trois jurons, haussa finalement les épaules. Turc devait avoir flairé la présence dans le voisinage de quelque gibier. Tout en se dirigeant vers la maison, il sortit de sa poche son trousseau de clés, en introduisit une dans la serrure de la porte d'entrée qui s'ouvrit en grinçant.

Il pénétra dans le corridor du rez-de-chaussée, retira son chapeau qu'il accrocha à la patère et fit de la lumière. Comme il se disposait à gagner sa cuisine, il entendit de nouveau les aboiements de Turc.

Revenant sur ses pas, il le découvrit un instant après devant le seuil de la porte restée ouverte, la langue pendante et le souffle court ; mais au lieu de pénétrer à son tour dans la maison, comme il le faisait chaque soir, le chien se borna à renouveler ses aboiements.

— Mais qu'est-ce que tu as ? s'irrita le vieux. Vas-tu te taire, à la fin... Allons, rentre et tiens-toi tranquille.

Il enjamba le seuil en avançant la main pour saisir l'animal par son collier, mais celui-ci s'écarta d'un bond souple pour filer de nouveau en direction du bois. Cette fois-ci, le vieil Antoine fronça le sourcil, réalisant enfin avec un peu de retard, que son chien devait avoir fait quelque découverte insolite qui nécessitait son intervention. Après un court moment d'hésitation, il alla chercher sa lampe de poche et revint dans la cour, porta ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

— Turc... Turc.

Quelques secondes plus tard, il vit réapparaître l'animal qui fonçait vers lui, ventre à terre, mais arrivée à quelques portées de main de son maître, la bête s'immobilisa

pile, donna de nouveau de la voix, fit brusquement volte-face et repartit aussi vite qu'elle était venue.

— Ici, Turc. Attends-moi... Turc.

S'éclairant de sa lampe, le père Antoine sortit de la cour, traversa le petit pâturage bordant le jardin et rejoignit la route un peu plus haut. Guidé par les aboiements intermittents de son chien, il atteignit enfin la lisière du bois à quelques centaines de mètres de sa maison. Et là retrouva l'animal en arrêt devant une forme indistincte couchée sur le sol. Turc avait cessé d'aboyer. Assis sur son derrière, le musau pointé vers le ciel, il hurlait à la mort.

Le père Antoine s'approcha, braqua le faisceau de sa torche et, soudain, poussa une sourde exclamation. L'espace d'une seconde, il sentit ses jambes se dérober sous lui et sut faire deux pas de côté pour retrouver son équilibre. Sur le bord du chemin gisait le corps d'un homme ensanglanté, allongé sur le ventre, les bras repliés sous lui. Il fallut au vieil ouvrier une bonne minute pour revenir de sa stupeur. S'étant finalement ressaisi, il mit un geonu à terre et retourna doucement l'homme sur le dos pour découvrir

BANCO POUR L'ÉPERVIER

qu'il était mort depuis plusieurs heures. Ses membres étaient déjà raides et le sang qui tachait ses vêtements souillés de boue déjà coagulé. Un homme que le père Antoine ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu vivant, qui n'était pas de la région.